

S O F F Í A B J A R N A D Ó T T I R

J'AI TOUJOURS
TON CŒUR
AVEC MOI

*Roman traduit de l'islandais
par Jean-Christophe Salaiün*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original : *Segulskekka*.

© Soffia Bjarnadóttir, 2014.

© Zulma, 2016, pour la traduction française.

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *J'ai toujours ton cœur avec moi*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

« La Mère de la Création est aussi la Mère de la Mort et vice versa. À cause de cette nature duale, ou de cette tâche double, nous avons devant nous un labeur d'importance : apprendre à déterminer ce qui, autour de nous, en nous et à notre propos doit vivre ou mourir. Il nous faut permettre de mourir à ce qui doit mourir, permettre de vivre à ce qui doit vivre. »

CLARISSA PINKOLA ESTÉS,
Femmes qui courent avec les loups,
Histoires et mythes de la femme sauvage.

Lorsque Siggý est morte, j'ai eu envie de réclamer ses yeux à l'entrepreneur des pompes funèbres. Je me demandais si l'on pouvait hériter d'une paire d'yeux. S'il était courant que les proches du défunt réclament leurs organes favoris. J'imagine ses pupilles qui me fixent effrontément depuis l'au-delà. Je n'ai toutefois jamais formulé cette requête et, avant que j'aie eu le temps de dire ouf, Siggý était redevenue poussière. Ses yeux, des étoiles dans un ciel de ténèbres.

C'est ici, au cœur du Breidafjörður, que me revient l'hiver des lombrics. J'ignore s'il s'agit de mon histoire ou de celle de Siggý. Aucune importance, chaque vague de sel aspergeant le pont me rapproche d'elle. J'ai un jour vécu au 16 de la rue Klapparstígur, seule avec des canaris qui me tapaient allègrement sur le système. C'était en 1999, et Siggý avait perdu le nord. Quant à moi, je baignais dans une dépression profonde, le monde devenait flou et les jours se délitaient. Je partageais une cuisine avec une famille du rez-de-chaussée, les toilettes avec un jeune musicien qui se nourrissait exclusivement

de joints et un officier SS qui vivait en face de chez moi. Ce dernier ne disait jamais bonjour, préférant serrer les dents et claquer des talons lorsqu'on le saluait. Ce fut l'un des pires hivers de mon existence. Mes voisins tombaient comme des mouches, victimes de maux divers. On en avait retrouvé dans des caves du quartier, dans leur baignoire, dans leur jardin – l'un mourut même sans cause apparente, assis sur un banc entre la statue de Jónas Hallgrímsson et un parterre de fleurs, dans le parc du kiosque à musique. Les nouveaux arrivants emménageaient sans crainte dans l'immeuble de la rue Klapparstígur, mais la faucheuse se manifestait aussitôt, les emplissant d'un profond désir de mort. Ce désir vit en chacun de nous, nul besoin de s'en effrayer – pas plus que de le laisser gouverner notre quotidien. Or voilà que des individus n'ayant jamais, ne fût-ce qu'un instant, songé à leur propre mortalité, se mettaient à rêver à la mort comme si c'était la seule source d'amour au monde. Nous étions en novembre, il faisait froid et sale dehors, presque tous les étages de l'immeuble étaient peuplés de fantômes. En particulier les combles, où je traînais mes guêtres. On ne pouvait faire un pas sans se cogner à un mort, et pas vraiment du genre joyeux – rien d'étonnant vu l'état de leur dernière demeure. Je ne les voyais pas, mais je sentais leur présence et leur incessant va-et-vient. C'était insupportable. Quand les canaris se taisaient, c'était cette

bande d'ectoplasmes qui, comme dans un cauchemar, hantait mon appartement. Aucun moyen d'avoir la paix avec ces exigeantes créatures invisibles, pas même aux toilettes que je partageais avec l'officier SS. J'avais donc à cette époque bien des sources de tourment. Il y avait le monde des lombrics, et aussi la désillusion. Cet hiver-là, la réalité se mua en désillusion.

Je n'oublierai jamais ce terrible hiver où Siggý et moi nous sommes effondrées pour de bon. Lorsque Theófilus m'a appelée, j'ai été saisie d'une angoissante impression de déjà-vu. Sous mes yeux, le monde s'est anéanti. L'espace entre la réalité et moi s'élargissait. Je n'en faisais plus partie. Je l'ai senti plus que jamais en ce début novembre 2018.

Je travaillais sur un site de fouilles à Karijoki, en Finlande. La journée avait été poisseuse et j'étais épuisée après le boulot quand le téléphone sonna. Theófilus m'annonça la nouvelle. Siggý était morte. Je demeurai sans voix. La femme qui m'avait élevée, seule et à son étrange manière, n'était plus. Elle était pourtant toujours là, quelque part, à l'arrière-plan, comme les montagnes et l'océan. Mais les montagnes aussi peuvent mourir, je le compris à cet instant. Au-dessus du désert blanc autour de moi planait le même silence qui m'avait suivie depuis ma plus tendre enfance. Un silence pesant qui s'insinue dans la chair. L'environnement tout entier était imprégné d'une tristesse palpable. L'atmosphère, la neige, l'hiver, la cigarette, la fumée, le langage.

Habitée à la mélancolie, je m'assis sur un tabouret de la cuisine et éloignai le téléphone de moi. Le combiné lumineux m'appelait d'une voix douce :

— Hildur ? Vous êtes là ? Allô ? Hildur, Hildur von Bingen !

La voix de Theóflus s'échappait du haut-parleur. Dehors, quelques flocons s'étaient mis à tomber. J'attrapai l'appareil, m'éclaircis la gorge et répondis :

— Merci beaucoup, Theóflus. Je vais faire mon possible.

Je raccrochai et sentis le trou dans mon cœur se creuser encore. Une blessure noire, un nid grouillant de vers, une odeur lourde et pestilentielle. Ma langue était engourdie. Elle gisait comme un poisson mort dans ma bouche. Dans un dernier sursaut, sa queue vint frapper mon palais desséché. Je crus l'entendre marmonner une connerie au sujet de l'amour.

Le papier peint du petit appartement sous les combles que j'habitais se métamorphosa, et d'une forêt verte et feuillue devint un marais épais, orange et sombre. Orange comme les cheveux de Siggý. De toute évidence, je ne pouvais me soustraire à mon devoir d'honorer sa dernière volonté. J'allais quitter en plein hiver la Finlande pour l'île de Flatey, dans le Breidafjörður. Le soleil se lève à l'est et c'est à l'ouest qu'il s'assied, chantait Megas dans ma tête après l'annonce du décès de Siggý. C'est à l'ouest qu'il s'assied.

Tout était organisé, Theófilus me dit de ne m'inquiéter de rien. Sigríður voulait que j'assiste à la veillée funèbre et à l'enterrement, si c'était possible. Il me pria de venir chercher une enveloppe marron à son bureau, à deux pas de la cathédrale de Reykjavík, avant de prendre la mer vers l'ouest. Au téléphone, je restai aussi muette que la fois où, une éternité auparavant, un assureur s'était assis dans mon salon, ma vie entre ses mains. Mais c'est une autre histoire.

C'est incroyable, tout ce que peut contenir une vie humaine. Maman a eu de nombreuses vies, dans son extraordinaire simplicité. Après l'appel de Theófilus, tout me parut anachronique. Depuis longtemps déjà, la réalité s'était muée en désillusion. Le téléphone à la main, je sortis sur le petit balcon, contemplai le paysage, les toits enneigés. Je me réfugiai dans les bois par-delà mon ancienne existence, et toutes les adresses de ma vie se mirent à défiler sous mes yeux. Hraunbær 48. Thomas Niensvej 14b. Brigadevej 31. Hovedgaden 10. Heidburgerstrasse 113. Ránargata 23. Öldugata 53. Midbraut 19. Midstræti 8c. Drápuhlíd 17. Brattagata 1. Hverfisgata 57. Hringbraut 96. Alexanderstrasse. Laufásvegur. Grettisgata. Gunnarsbraut. Bergstadastræti. Raudarárstígur. Barónsstígur. Bergthórugata. Ljósvallagata. Kastanienallee. Sudurgata. Heidarkot. Nes. Tangi. Salteyri. Ingólfstígur. Kristinestad. Tangal. Oui, et toutes les autres. Même le 16 de la rue Klapparstígur, et la grotte du loup, ici, à Karijoki. Les rues dévalent une à une dans un puissant flot tandis que les images de Siggý vien-

ment se briser contre la surface du fjord dans un flash aveuglant. Je ne suis qu'une spectatrice tourbillonnante aux yeux rouges, à la peau blanche et à l'âme bleu roche.

Dans un tel état de stupéfaction, j'aurais pu tuer un chaton ou torturer un chien. Comme si Siggý m'avait jeté un sort et que j'obéissais sans broncher.

Maman dans le cercueil, maman dans la baignoire, maman dans le lit, maman sur la plage, maman vivante, maman morte, maman vivante, maman morte. La course d'orientation de ma mère avait commencé. Elle était morte. La femme qui m'avait mise au monde. Morte comme les colombes blanc neige sur un câble électrique, comme les mouches dans une vieille maison. Morte comme l'amour dans mes veines. Comme la montagne dans ma tête. Morte. Elle n'était plus mon nord ni mon sud, ni mon est ni mon ouest. Et pourtant. À cet instant, j'avais envie de demander au cosmos de bien vouloir éteindre les étoiles. J'aurais voulu n'avoir jamais signé le contrat d'assurance-vie ce 21 novembre 1999, enfoncée dans le canapé mauve de Klapparstígur. J'aurais voulu partir vers l'ouest avant Sigrídur.

Le lendemain de l'appel téléphonique, je pris un billet d'avion pour Reykjavík.